

du degré sans oser le franchir, lorsque le premier cri de la pauvre femme retentit terrible et déchirant.

— Mon Dieu ! elle m'appelle !

Elle monta précipitamment, elle fit le tour du portique et entendit qu'on parlait haut.

Une discussion vive s'élevait ; la voix de la marquise était suppliante, celle du vicillard impérieuse, elle craignait une catastrophe.

Que ferait-elle seule ? comment s'y opposer ?

Elle eut l'idée de réveiller les domestiques, de revenir avec, de jeter la porte en dedans, s'il le fallait.

Elle courut, plus morte que vive, frappa partout, appela, demanda du secours.

Elle montait, accompagnée, lorsque le coup de pistolet partit.

On sait le reste.

L'aspect de cette chambre était saisissant, effroyable. Ces corps inanimés, le sang qui coulait à flots, le visage défiguré du marquis, ces lumières étincelantes, cette chaleur et cette atmosphère de plomb !...

La comtesse resta quelques secondes inanimée ; puis, étouffant cette répugnance, elle courut auprès de Fiorina, dont elle releva la tête qu'elle posa sur ses genoux.

— Au nom du ciel ! du secours ! s'écria-t-elle, elle respire encore ! Un chirurgien ! un médecin ! N'y en a-t-il point dans les environs ?

— A Tremezzo, madame, répondit un des domestiques, mais en ce temps-ci et à cette heure...

— Par tous les temps, par toutes les heures, il faut secourir ceux qui souffrent. Avec une barque on y sera bientôt. Allez-y, je vous en conjure. Voilà pour celui qui montrera le plus de courage.

Elle sortit sa bourse et la jeta sur le bureau.

Les domestiques se regardèrent.

On emporta la marquise sur son lit. Après conseilabule, deux des domestiques se devouèrent, moyennant la somme ronde de la bourse, et descendirent vers le lac pour appeler le docteur de Tremezzo.

Aurore était accourue au bruit : elle regardait d'un air étourdi en conservant son mutisme habituel.

Cependant les vêtements ensanglantés, la plaie profonde de la marquise firent sur elle une forte impression : elle se voila le visage de ses mains, et se rapprocha de sa sœur pour chercher instinctivement une protection.

— Qui donc a tué madame Brescia ? demanda-t-elle d'une voix tremblante en français.

— Un homme qui, semblable à notre père, préférerait voir sa fille morte que déshonorée, ma sœur.

— Ah ! oui, reprit mademoiselle de Sainte-Même, oui, notre père en eût fait autant.

Fiorina ainsi couchée, sanglante, pâle, était d'une beauté merveilleuse ; on eût dit une admirable statue.

On s'empresait autour d'elle ; elle ne rouvrit pas les yeux ; son cœur battait à peine.

On essaya un premier pansement, très-inutile, puisque la balle n'était pas extraite ; malgré la douleur qu'elle dut en ressentir, elle ne bougea pas.

— Le chirurgien viendra trop tard, elle n'ira jamais jusque-là ! s'écria la comtesse après plusieurs tentatives infructueuses.

— Il faut presque une heure avant qu'il puisse être ici,

madame, dit la femme de charge, et je crois comme vous, madame la marquise très-malade.

— Quo faire !

— Hélas ! madame, attendre, essayer encore : c'est tout ce qui est permis à des créatures humaines.

— Renvoyez ces gens, qu'ils remontent auprès de leur maître ; qu'on le mette sur son lit. Je le crois bien mort ; cependant il faut tout tenter : le chirurgien le verra.

— Oh ! j'étais sûre de cette fin-là ! depuis longtemps il la médite. A quatre-vingt-douze ans : quelle force et quelle énergie !

— Pauvre Fiorina ! continua la comtesse, elle l'avait deviné. Ce soir même, il y a deux heures, à cette place, elle me l'a dit.

Les domestiques furent congédiés. Bientôt il ne resta plus que les femmes indispensables, la comtesse et Aurore assises dans un coin.

Madame Dandolo soutenait la mourante ; elle promenait sur ses lèvres des essences, des plumes brûlées, et ses lèvres ne s'animaient pas.

La responsabilité qui pesaient sur elle, seule, après un événement semblable, dans une maison étrangère, dont elle n'était pas la parente, à peine l'amie, et dans un temps où la guerre dispersait les autorités habituelles, l'effrayait.

A qui s'adresser ? A qui dénoncer le crime ? Comment se taire ? Où trouver la famille pour le prévenir ?

Si la marquise mourait, où devait-elle aller ? Fallait-il laisser ce pauvre corps aux mains des mercenaires ? Fallait-il attendre que le mari vint le réclamer ?

Et les Français ! et l'invasion ! et M. Dandolo ! Il y avait de quoi en perdre la tête.

Elle eut recours à sa ressource ordinaire, à la prière, elle demanda à Dieu de l'inspirer.

Hélas ! Dieu avait sur elle d'autres desseins, et sa prière ne fut pas entendue.

Le temps passait cependant, l'aiguille marchait lentement, mais elle marchait ! L'heure demandée était bientôt écoulée, la malade ne revenait point. Elle avait perdu tant de sang.

La vieille femme de charge s'endormit à moitié ; Aurore restait à la même place et dans la même attitude.

Tout à coup, la comtesse releva la tête : elle entendait des pas dans l'escalier, des voix qui se répondaient en parlant tout bas ; elle courut au-devant du médecin... ce devait être lui.

A peine avait-elle touché la première marche et demandé : « Qui est là ? » dans la surprise d'une obscurité inattendue, que deux bras vigoureux s'emparèrent d'elle... un baillon fut mis sur sa bouche... elle se sentit enlevée de terre, et un homme qui l'emportait comme un enfant, ou un objet inanimé, murmura à son oreille :

— Enfin !

C'était Armand ! Elle n'eut pas la force d'en entendre davantage ; brisée par les émotions de la soirée, elle s'évanouit.

Des soldats en grand nombre suivaient M. de Nareil. Ils s'emparèrent des issues, fouillèrent en un clin d'œil les appartements pendant qu'Armand, qui semblait leur chef, transportait sa proie dans la pièce éclairée, celle où se trouvaient l'infortunée Fiorina et Aurore, qui s'était déjà levée pour suivre sa sœur.

Elle se trouva à la porte en face du jeune homme, au moment où il allait la franchir avec son fardeau.

— Armand ! Armand ! s'écria-t-elle.

Il la repoussa de la main, en se dirigeant vers le lit pour y déposer la comtesse, et recula épouvanté à la vue de ce cadavre.